

“LES CICÉRONNADES”

Édition 2022



Latin – LYCÉE – Texte en prose

SENECA LUCILIO SUO SALUTEM

Ita fac, mi Lucili, vindica te tibi, et tempus quod adhuc aut auferebatur aut subripiabatur aut excidebat collige et serva. Persuade tibi hoc sic esse ut scribo : quaedam tempora eripiuntur nobis, quaedam subducuntur, quaedam effluunt. Turpissima tamen est jactura quae per negligentiam fit. Et si volueris attendere, magna pars vitae elabatur male agentibus, maxima nihil agentibus, tota vita aliud agentibus. Quem mihi dabis qui aliquod pretium tempori ponat, qui diem aestimet, qui intellegat se cotidie mori ? In hoc enim fallimur, quod mortem prospicimus : magna pars ejus iam praeteriit ; quidquid aetatis retro est, mors tenet. Fac ergo, mi Lucili, quod facere te scribis, omnes horas complectere ; sic fiet ut minus ex crastino pendeas, si hodierno manum injeceris. Dum differtur, vita transcurrit. Omnia, Lucili, aliena sunt, tempus tantum nostrum est ; in hujus rei unius fugacis ac lubricae possessionem natura nos misit, ex qua expellit quicumque vult. Et tanta stultitia mortalium est ut quae minima et uilissima sunt, certe reparabilia, imputari sibi cum impetravere patiantur, nemo se judicet quicumque debere qui tempus accepit, cum interim hoc unum est quod ne gratus quidem potest reddere. Interrogabis fortasse quid ego faciam, qui tibi ista praecipio. Fatebor ingenue : quod apud luxuriosum sed diligentem evenit, ratio mihi constat impensae. Non possum dicere nihil perdere, sed quid perdam et quare et quemadmodum dicam ; causas paupertatis meae reddam. Sed evenit mihi quod plerisque non suo vitio ad inopiam redactis : omnes ignoscunt, nemo succurrit. Quid ergo est ? Non puto pauperem cui quantulumcumque superest sat est ; tu tamen malo serves tua, et bono tempore incipies. Nam ut visum est majoribus nostris, « sera parsimonia in fundo est » ; non enim tantum minimum in imo sed pessimum remanet. Vale.

Sénèque, *Lettres à Lucilius*, I, 1.

Dans ses Lettres à Lucilius, Sénèque expose ses réflexions philosophiques et donne à voir sa pensée stoïcienne. Il s'agit ici de la première lettre du recueil.

Lettre 1

C'est cela, mon cher Lucilius : revendique tes droits sur toi-même. Jusqu'ici on te prenait ton temps ; on te le dérobaît ; il t'échappait. Recueille ce capital et ménage-le. Oui, sois-en convaincu, les choses vont comme je te le dis : il est de nos instants qu'on nous arrache ; il en est qu'on nous escamote ; il en est qui nous coulent entre les doigts. La perte, à bien parler, n'est jamais plus blâmable que lorsqu'elle provient d'incurie. Du reste, regardes-y de près : la part la plus considérable de la vie se passe à mal faire, une large part à ne rien faire, toute la vie à n'être pas à ce que l'on fait.

Me citeras-tu un homme qui attribue une valeur réelle au temps, qui pèse le prix d'une journée, qui comprenne qu'il meurt un peu chaque jour ? Telle est, en effet, l'erreur : nous ne voyons la mort que devant nous, alors qu'elle est, en grande partie déjà, chose passée. Tout ce que nous laissons derrière nous de notre existence est dévolu à la mort. Fais donc, mon cher Lucilius, comme tu le dis : empare-toi de toutes tes heures. Ainsi tu dépendras moins de demain, pour avoir opéré une mainmise sur le jour présent. Tandis que l'on diffère de vivre, la vie court.

Tout est, Lucilius, hors de nous ; il y a que le temps qui soit nôtre. Ce bien fugace, glissant est l'unique possession que nous ait départie la nature. Nous en chasse qui veut. Et telle est la folie de l'engeance mortelle : les cadeaux les plus minces et du plus vil prix, objets tout au moins remplaçables, impliquent une dette à laquelle un chacun souscrit, et nul ne s'estime redevable en quoi que ce soit du temps qu'on lui donne, c'est-à-dire du seul bien que, même la reconnaissance aidant, il lui est impossible de rendre.

Tu me demanderas peut-être comment je me comporte, moi qui te propose ces belles maximes. Je l'avouerai tout franc : mon cas est celui d'une personne qui mène grand train, mais qui a de l'ordre ; mon registre de dépenses est bien tenu. Je n'ai pas le droit de dire que je ne perds rien ; mais je dirai ce que je perds, et pourquoi, et comment. Je rendrai compte de ma pauvreté. Au reste, je me trouve dans le cas de la plupart des gens ruinés sans qu'il y ait de leur faute : tout le monde vous excuse, nul ne vous assiste.

Comment conclurons-nous ? Il n'est pas pauvre, à mon avis, celui qui, si peu qu'il lui reste, s'en accommode. Pour toi cependant, je préfère que tu ménages ton avoir. Et tu commenceras en temps utile. Ainsi en jugeaient nos pères : « Tardive épargne, quand le vin touche à la lie. » Ce qui séjourne au fond du vase c'est très peu de chose, et c'est le pire.

Traduction d'Henri Noblot revue par Antoinette Novara
(Sénèque, *Lettres à Lucilius*, *Lettres 1 à 9*, Paris, Les Belles Lettres, 2000)